

DES DÉBUTS DIFFICILES

Aucune fête, ni serment de fidélité devant un représentant de Dieu de la part de mes parents, n'est venue précéder mon premier cri le dix octobre mille neuf cent quatre-vingt-trois à Antalaha, une ville côtière du nord de l'île de Madagascar, réputée pour être la Mecque de la vanille. Comme beaucoup d'habitants de la région, mon père gagne sa vie en effectuant le tri de cette épice. Ma mère, vendeuse de vêtements sur le marché, est une jolie jeune femme d'origine hindoue aux yeux sombres.

Je viens au monde avec un mois d'avance sur la date prévue, et une santé extrêmement fragile. Tel un vrai petit africain, j'ai alors un corps malingre et un bide énorme ; je suis haut comme trois pommes et aussi léger qu'une plume. Mon cas inquiète les médecins qui se montrent sceptiques sur mes chances de survie, si je ne peux pas rapidement bénéficier des soins nécessaires que ma frêle constitution exige. Nous sommes alors dans les années quatre-vingt, dans une île au large des côtes africaines, qui ne bénéficie pas de structures hospitalières compétentes pour soigner les cas comme le mien. Je dois alors le privilège d'être envoyé dans ces immenses chambres bruyantes, où l'on réunit tous les nourrissons à la santé défaillante, à ma grand-mère paternelle qui s'est séparée de la moitié de son troupeau de vaches pour pouvoir m'offrir le droit de continuer à vivre.

Je reprends des forces et quitte les lieux sans savoir marcher alors que j'ai deux ans et demi. Durant mon hospitalisation, mes

parents se séparèrent. Il est vrai que leur relation tenait plus d'une attirance passagère entre deux jeunes adultes que d'une grande histoire d'amour.

Il fut alors décidé de m'envoyer dans la famille de la nouvelle compagne de mon père. Je m'y refais vite une santé en causant de belles frayeurs à celle que l'on pourrait considérer comme une de mes tantes, en m'autorisant quelques virées nocturnes loin de notre habitation. Quelques remontrances n'y changeront rien, je suis né pour explorer, et rien ni personne ne semble parvenir à freiner ma curiosité sans doute née durant mon confinement. Je suis aussi heureux et insouciant que n'importe quel gamin du globe, malgré les conditions précaires qu'offre la vie dans un village reculé, où l'eau potable est un luxe que bien peu de personnes peuvent s'offrir.

Peu de temps après, on décide de m'envoyer chez l'oncle de mon père, qui est propriétaire d'un hôtel restaurant en ville, pour me donner une chance d'avoir une vie meilleure que celle qui m'attendait dans la brousse. Je pleure toutes les larmes de mon corps, lorsque mon père vient me chercher au milieu de mes copains, et me dépose devant ce grand bâtiment d'architecture traditionnelle de couleur vert clair. J'ai beau tenir fermement sa main, et simuler du haut de mes quatre ans une crise cardiaque, afin d'être renvoyé au village, je dois me plier malgré moi à la décision intransigeante du paternel de me voir demeurer ici. Contrairement à l'occident où l'enfant est chéri et protégé de ses parents, en Afrique, celui-ci peut être contraint dès son plus jeune âge à quitter ses géniteurs, qui, s'ils sont incapables de subvenir à ses besoins préfèrent dans son intérêt s'en séparer.

Installé dans une partie de l'hôtel, je dois, alors que je ne dépasse pas les sept kilos, endurer les brimades d'autres garçons également hébergés par celui qu'il convient d'appeler grand-père. Une gauche par-ci, une droite par-là, je reçois de manière quasi quotidienne des coups aussi violents que gratuits de leur part, sans comprendre les raisons d'un tel acharnement. J'encaisse les

coups de ces attardés sans me plaindre, et prie le seigneur de m'emmener le plus loin possible d'ici, dans les plus brefs délais.

En attendant de voir exaucer mes prières, je suis relégué aux tâches ingrates, et passe le plus clair de mon temps en compagnie des animaux de la ferme derrière l'hôtel. Ces derniers m'offrent l'amour et la protection qu'aucun humain ne m'a donnés jusque-là, et c'est tout heureux que je pars pour de longues balades avec les dix chiens que grand-père possède. Je découvre donc, en leur présence, la beauté de l'île-continent et ses décors de cartes postales. J'en profite pour leur confier à travers nos longues marches au bord de la mer mon désarroi, en leur ouvrant jusqu'au plus profond de mon âme. J'en viens, après avoir été sauvé par la vente de quelques vaches, à partager mes pensées les plus sombres avec les chiens. Dire que mes premiers pas dans la vie ont été difficiles semble un doux euphémisme.

Je me forge une carapace, et m'isole en m'inventant une vie de super héros aux côtés de mes bêtes. Bien que je sois loin de posséder un physique de gladiateur, je me trouve quelques facilités à reproduire les figures des champions de kung-fu que j'observe à travers la minuscule fenêtre qui donne sur la salle de cinéma, tenue par un couple de Chinois, qui jouxte l'hôtel de grand-père. Est-ce d'ici que part mon souhait d'être grand, fort et respecté de tous ? À vrai dire, je n'en sais rien, mais il est clair que je ne pourrai pas rester encore bien longtemps sans réaction d'être ainsi battu comme plâtre. Je réprime tant bien que mal cet avant-goût de sentiment haineux qui me prend à la gorge dès les premières heures de chaque jour que Dieu fait par un travail acharné à la ferme.

J'ai peu de contact avec mon père, et seul ma grand-mère paternelle vient me rendre visite de manière régulière. Nous évoquons ma mère qui ne semble pas préoccupée par mon sort, alors que pas un jour ne se passe sans que je pense à elle, car je rêve secrètement de retourner aux côtés de celle qui m'a mis au monde, et de recevoir cet amour maternel dont j'ai toujours été

privé. Hélas, rien ne vient, je semble condamné à rester jusqu'à mon dernier souffle dans cet environnement austère et violent. La vie m'apprend donc que l'on n'a pas toujours ce que l'on souhaite ou ce que l'on mérite. Je n'ai aucun ami, et par conséquent personne à qui confier ma souffrance, à l'exception de mes amies les bêtes que je continue d'entraîner avec moi, lorsque je me rends à proximité du port pour vendre les beignets que la femme de grand-père prépare. J'ai l'impression qu'eux seuls comprennent mon malaise d'enfant ballotté par-ci par-là au bon vouloir des adultes.

J'arrive à l'école française à l'âge de six ans sans savoir parler un mot de la langue de Molière. Bien que turbulent, et peu intéressé par l'éducation qu'on tente de m'inculquer, je parviens, à l'aide d'enseignants, dont je loue la patience, à rattraper mon retard sur les autres élèves. J'effectue les cinq kilomètres qui séparent l'hôtel de grand-père de l'école en courant, et bien que je ne sache pas me battre, je profite d'avoir retrouvé une santé correcte pour chercher querelle aux garçons des classes supérieures qui ne se privent pas d'offrir de belles corrections au sale merdeux que je suis. Même si je peux concevoir qu'il s'agit là d'une manière très particulière de pratiquer l'éducation physique et sportive, j'ai à ma décharge le mérite d'affronter des gaillards beaucoup plus robustes que moi à l'aide de mon seul courage. Inutile d'être psychiatre pour voir en cette envie incessante de me tester à d'autres garçons, un désir flagrant de ne plus subir, mais d'agir. Je parviens durant l'espace de quelques instants, et avant d'être conduit par la peau des fesses dans le bureau du directeur, à tuer l'enfant punching-ball que je fus jusque-là.

Je ne compte plus le nombre de convocations que reçoit grand-père concernant l'attitude inappropriée du p'tit Gillet qui, selon le carnet de correspondance, semble visiblement plus à l'aise avec ses poings à la récré sous le préau que plume en main.

Malgré toute l'agitation que je cause, je parviens néanmoins à m'attirer la sympathie du directeur de l'école en personne. Il ira même jusqu'à soumettre l'idée à grand-père de m'emmener avec lui à Paris où il venait d'obtenir sa mutation. Après en avoir référé à mon père, grand-père déclina cette offre pour mon plus grand malheur. J'étais alors loin de me douter des projets que mon père avait en tête pour moi, ainsi que ma sœur et mon frère qu'il venait d'avoir avec sa nouvelle femme.

Quelques mois après ce départ avorté pour la France, et peu de temps après avoir soufflé mes dix bougies, mon père, qui est parvenu avec l'aide de mon oncle à se faire embaucher dans une boîte de maçonnerie dans un village aux alentours de Grenoble, exprime le souhait de nous faire venir dans ce pays lointain qui me fait tant rêver.

Je trépigne d'impatience à l'idée de quitter les lieux et guette l'arrivée du facteur depuis que j'ai eu vent de sa démarche de me voir le rejoindre. Les jours passent, puis les mois sans avoir de nouvelles. Je me résigne à l'idée de me pavaner avec mes baskets neuves, et d'enfourcher le vélo que je comptais m'offrir à l'aide des quelques pièces que je cache sous mon oreiller, jusqu'au jour où grand-père me prie de venir le rejoindre au salon.

– Assieds-toi Thiarcquo.

J'obéis.

– J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Ton père vient de m'envoyer ton billet d'avion pour la France. Tu pars le rejoindre d'ici peu.

Je peine à croire ce que je viens d'entendre, et reste sans voix durant quelques secondes avant de laisser éclater ma joie lorsqu'il me tend mon aller simple pour Paris. Aussi pathétique que cela puisse être, je plante grand-père dans le salon et pars dans un nuage de fumée partager cette bonne nouvelle avec mes amies les bêtes qui ne semblent pas comprendre les raisons d'une

euphorie si soudaine de la part d'un petit bonhomme qui les avait, jusque-là, habitué qu'à des torrents de larmes et de plaintes.

Alors que rien ni personne ne semble en mesure de perturber ma bonne humeur à quelques semaines de rejoindre mon père en France, je vais, par une après-midi ensoleillée du mois de mai, recevoir la visite bouleversante de ma mère.

Je me retrouve comme paralysé devant cette jolie jeune femme distinguée dont il ne fait nul doute que mon père ne fut pas le seul habitant de l'île à craquer devant la beauté mystérieuse que renvoie son visage. Malgré tout l'amour que je ressens pour celle qui m'a donné la vie, j'ai l'impression que rien ne pourra réduire le fossé infranchissable qui semble s'être placé entre nous.

– J'ai appris que tu partais rejoindre ton père en France.

– Oui.

– Tu es content ?

– Oui.

– Si tu le souhaites tu pourras m'écrire.

– J'essayerai.

Maladroitement, je ferme la porte à chacune de ses tentatives de rapprochement et parviens bien malgré moi, alors que je lui décris mes conditions de vie en ces lieux, à lui arracher quelques larmes de tristesse.

– Tu sais mon bonhomme, tout ne s'est pas passé comme je l'aurais souhaité entre nous, mais saches que tu seras à tout jamais mon petit garçon rien qu'à moi.

Je plonge mon regard d'enfant abandonné dans ses yeux où toute la tristesse du monde semble s'être donné rendez-vous, et lui jure alors qu'elle me serre dans ses bras de ne jamais cesser de l'aimer partout où le vent me mènera.

Après un câlin que j'aurais souhaité éternel, je l'observe rejoindre les rues animées d'Antalaha et voler vers une destination connue d'elle seule.

A travers cet adieu déchirant, je vois s'envoler les souvenirs moroses de mon enfance passée à Mada', et même si l'attachement que je porte à mon île ne trouve d'égal que dans la superficie de celle-ci, je meurs d'impatience d'effectuer les dix mille kilomètres qui me séparent de la France pour écrire un nouveau chapitre de ma vie sur son sol.

Veloma...